

se respecter profondément, comme je viens de l'insinuer ; et ce respect doit grandir outre mesure à la pensée que ce même corps est appelé à renaitre de ses propres cendres et à participer à la gloire éternelle et immuable qui environne le corps du Divin Crucifié.

Messieurs, j'aime à rapporter ici les paroles d'un célèbre anatomiste qui, après avoir fait une étude approfondie de l'organisme humain et rédigé avec ordre ses savantes observations, s'écrie, dans le transport de son admiration : " J'ai chanté un bel hymne au Créateur."

Et si l'homme, considéré du côté du néant d'où il a été tiré, est si haut placé dans l'échelle des êtres, n'appartient-il pas comme un Dieu ou comme un géant descendu des collines éternelles, sous le rapport psychologique, — du côté qu'il touche à la divinité, à la limite, à la ligne de démarcation qui sépare les êtres de l'ordre matériel de ceux de l'ordre immatériel : avec son âme pure et simple, sans composition, sans parties, sans matière, — avec son âme capable des plus glorieuses opérations, soulevant le voile des mystères de la nature, mesurant l'étendue des cieux, descendant dans les entrailles de la terre, et, de là, s'élançant dans le sein de Dieu pour méditer sur ses grandeurs, en raisonner, puis les adorer, et s'unir à Lui par son amour ?

Messieurs, tout s'enchaîne et se combine dans l'âme humaine : je n'entreprendrai pas cependant de constituer ici une théorie des facultés de cet être qui pense en moi ; mais il en est une que je ne puis me dispenser d'acclamer en ce jour : c'est sa liberté ; la liberté, cette glorieuse attribution qui laisse l'homme entre les mains de son propre conseil, dont l'usage, bien ou mal réglé, décide de la valeur morale de ses actes, comme enfant de Dieu et comme citoyen, et qui doit être considérée comme son plus précieux apanage ; la liberté, cette attribution qui n'implique point, comme l'a prétendu et le prétend encore une secte impie et déhontée, l'indépendance de l'homme de la divinité, mais qui consiste uniquement à faire ce que les lois de Dieu ou de l'Eglise permettent, et à abhorrer ce qu'elles défendent.

Messieurs, tâtons maintenant les conséquences sociales qui ressortent comme naturellement des considérations que nous venons de faire ensemble. L'homme est le roi de la nature ; cette royauté brille d'un vif éclat, surtout si l'on considère celui-ci du côté de l'âme : il doit donc se respecter, on ne saurait le répéter trop souvent.

Il doit se respecter et porter partout la bonne odeur de ses vertus civiques et chrétiennes. Agissant de la sorte, il réalisera un des vœux de la société qui attend de chacun de ses membres, dans une certaine mesure du moins, l'honneur et la gloire que Dieu attend de tout homme venant en ce monde.

L'homme est le roi de la nature : il doit, d'après les raisons pour lesquelles il se respecte lui-même, respecter ses semblables, qui tous ont été créés comme lui à l'image de Dieu et identiquement revêtus de glorieuses prérogatives. Les souverains ont de la considération les uns pour les autres ; ils traitent avec honneur les princes subalternes ; donc les hommes qui sont tous comme rois dans l'univers, doivent, suivant la recommandation de St. Paul : *Honore invicem sibi procrenites*, se prévenir par des marques d'estime et de respect, selon l'ordre et la subordination des différentes conditions.

Messieurs, que chacun de nous ait profondément gravé dans son cœur le sentiment de sa grandeur, et j'en ai l'intime conviction, l'on constatera de suite un immense résultat social. De cette source si pure jailliront et couleront sur notre pays des ruisseaux de lait et de miel, le bonheur et la prospérité entrent sur la concorde et la paix : *Concordia salus*.

Approfondissons davantage et éliminons avec soin les idées trop spéculatives. Vous avouez tous, Messieurs, que le résultat que je viens de signaler est bien désirable et vous l'appelez, sans doute, de vos vœux les plus ardents. Il se réalisera infailliblement, si nous soumettons volontiers nos coeurs à l'action de la grâce, si nous sommes tous de bons catholiques. Alors, voyez-vous, nous ferons à autrui ce que l'on voudra qu'il nous soit fait à nous-même : puis, par un contre-coup inévitable, la soif de l'or s'éteindra ; la voix criarde de l'ambition se taira ; l'usure ne souillera plus ni nos coeurs ni nos mains ; l'orgueil déposera ses diamants et ses couronnes au pied de la croix de bois du Calvaire ; le pauvre et l'ignorant redeviendront nos frères ; le beau soleil du Canada luirà également pour tous, chacun y aura sa place et personne ne songera à se créer une nouvelle patrie.

II

Messieurs, ce respect pour ses semblables dont je viens de vous dire quelques mots, et que je vous recommande de professer toujours, a ses racines dans la charité et se produit extérieurement par la fidélité de chacun des membres de toute portion de la famille humaine politiquement constituée aux devoirs respectifs de sa position sociale, et surtout par l'accomplissement de ces mêmes devoirs, en vue du plus grand bien de la communauté. La charité est l'âme des sociétés : c'est elle qui entretient la chaleur et la vie dans ces colosses puissants ; c'est elle qui sauvegarde les institutions religieuses, civiles et politiques des nations.

L'œuvre propre de la charité, dit l'apôtre St. Paul, est d'édifier, c'est-à-dire, de relever. C'est elle, la charité, qui a réédifié, reconstruit cette vieille société romaine dont vous connaissez tous l'histoire, cette société ruinée, démantelée par mille erreurs, pulvérisée par l'egoïsme, abimée dans un lac de corruption et de fange.

Sans la charité, Messieurs — c'est un principe de la politique des Sts. Ecritures — sans la charité, ou mieux, sans l'abnégation, qui constitue la mise en pratique de la charité, il y a nécessairement ébranlement, dislocation et fièvre aiguë par tout le corps social : *infelix sunt gentes in interitu quem fecerunt Psm. 9.*

La déperdition des forces vives s'ensuit ; le marasme apparaît avec son affreux cortège ; la fleur de la vie nationale s'étoile ; bientôt, sa tige s'incline, l'orage éclate et parfois un peuple disparait de la scène du monde ou, au moins, du théâtre de l'histoire.

O France ! patrie de nos ancêtres, si la charité eût toujours animé le cœur de tes enfants, si les empêtements d'une philosophie menteuse et ennemie de toute vertu, si le débordement de mille doctrines subversives de l'ordre moral n'eussent jeté la désorganisation dans ton sein, tu fusses-tu passé la cruelle fantaisie de voir monter ton roi à l'échafaud ? Eusses-tu demandé, comme le peuple déicide, que son sang retombât sur toi, et les horreurs de la plus sanglante des révoltes eussent-